



CLASSIQUES  
GARNIER

GUICHEMERRE (Roger), CARRIAT (Amédée), « Comptes rendus », *Cahiers Tristan L'Hermitte*, n° 17, 1995, p. 67-67

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-4002-1.p.0067](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-4002-1.p.0067)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1995. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## COMPTES RENDUS

TRISTAN L'HERMITE, *Le Page disgracié*. Edition présentée, établie et annotée par Jacques Prévot. P., Gallimard, Folio classique n° 2609, 1994, 18 × 11, 319 p.

Après l'édition de Jean Serroy aux Presses universitaires de Grenoble, Jacques Prévot nous donne, dans la collection Folio classique, une nouvelle édition du *Page disgracié*. Dans une préface alerte, J. Prévot montre la « modernité » du roman — forme autobiographique, dans la lignée de la *Première Journée* de Théophile, chapitres courts, discontinuité — ; il dégage la personnalité complexe du héros, prédestiné au malheur, victime des autres et de la fortune, mais faible, ballotté par les circonstances, se laissant aller au jeu et aux plaisirs, et chez qui les sursauts de générosité alternent avec les défaillances. J. Prévot souligne l'originalité de l'œuvre : roman d'apprentissage, mais roman de l'échec ; roman ambigu surtout, où temps, personnages, lieux sont incertains, où les souvenirs réels se mêlent aux fantasmes, les épisodes vécus aux récits comiques traditionnels et aux inventions romanesques. Le texte, celui de l'édition originale de 1643, dont l'orthographe a été modernisée — mais pourquoi conserver les formes archaïques « die » ou « cettui-ci » ? —, est suivi d'une chronologie, des « clefs » que Jean-Baptiste L'Hermite avait ajoutées dans son édition de 1667, d'une bibliographie, et de notes utiles sur les personnages, les termes inusités aujourd'hui, le contexte historique et littéraire. Saluons cette nouvelle édition d'un grand texte dans l'excellente collection Folio classique. — Roger Guichemerre.

« Jean Tortel », *Le Courrier du Centre international d'études poétiques*, n° 204, octobre-décembre 1994, Bruxelles, 23 × 15, 70 p.

« C'est à Gordes [où il fut fonctionnaire de l'Enregistrement avant d'être nommé à Marseille] que Jean Tortel se mit à lire, sous la recommandation de Jean Royère, les poètes de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : Racan, Malherbe, Tristan, Maynard, Théophile... » (Gérard Arseguel, p. 14). On sait comment ensuite, s'écartant quelque peu de J. Rousset et de M. Raymond, il va « insérer les poètes du XVII<sup>e</sup> siècle dans une grande courbe qu'il dessine de Scève à Mallarmé, une lignée : celle des artisans du langage » (Catherine Soulier, p. 24). La courbe passe par Baudelaire : dans une lettre à Alain Pailler d'août 1982 (p. 38), Tortel rapproche « deux vers qui, en fait, veulent dire une même chose (unir en une seule réalité la nuit et la femme désirée) : Tristan : *Douce et paisible nuit, déité secourable* ; Baudelaire : *Bizarre déité, brune comme les nuits*. Ils partent de pôles inversés et la pensée est totalement renversée dans le renversement de la figure. Tristan et Baudelaire disent le contraire en disant la même chose ». Depuis 1931, doyen des tristaniens, Tortel aura voué à Tristan une constante dilection. — Amédée Carriat.